

Les « Mémoires de guerre » du général de Gaulle : une contribution à la construction du grand homme

In: Mots, septembre 1992, N°32. Les « mémoires » de la politique. pp. 49-65.

Resumen

LAS « MEMORIAS DE GUERRA » DEL GENERAL DE GAULLE : UNA CONTRIBUCION A LA CONSTRUCCION DEL GRAN HOMBRE En sus « Memorias de guerra », el General de Gaulle manifiesta una fuerte propension a heroizarse el mismo. De ahí, desarrolla una de las versiones posibles del mito heroico, fuertemente impregnado del ethos de los oficiales de carrera. En lo esencial, las « Memorias de guerra » se han integrado en el paisaje memorial francés después de la desaparición del general.

Abstract

GENERAL DE GAULLE'S « WAR MEMOIRS » : A CONTRIBUTION TO THE CONSTRUCTION OF A GREAT MAN In this « War Memoirs » General de Gaulle shows a marked tendency to make a hero of himself. In so doing, he develops one of the possible versions of the heroic myth, a version that is heavily imbued with an ethos characteristic of regular army officers. In the main the « War Memoirs » were integrated into the French collective memory after General de Gaulle's death.

Résumé

LES « MEMOIRES DE GUERRE » DU GENERAL DE GAULLE: UNE CONTRIBUTION A LA CONSTRUCTION DU GRAND HOMME Dans ses Mémoires de guerre, le général de Gaulle manifeste une forte propension à s'héroïser lui-même. Ce faisant, il développe l'une des versions possibles du mythe héroïque, fortement imprégnée de l'ethos des officiers de carrière. Pour l'essentiel, les Mémoires de guerre se sont intégrés dans le paysage mémoriel français après la disparition du Général.

Citer ce document / Cite this document :

Séveno Thuriane. Les « Mémoires de guerre » du général de Gaulle : une contribution à la construction du grand homme. In: Mots, septembre 1992, N°32. Les « mémoires » de la politique. pp. 49-65.

doi : 10.3406/mots.1992.1717

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mots_0243-6450_1992_num_32_1_1717

Thuriane SEVENO

Centre de recherches administratives et politiques
Université Rennes 1

Les « Mémoires de guerre » du général de Gaulle : une contribution à la construction du grand homme

Confortée par toute la tradition culturelle occidentale, la notion de « grand homme » fait partie des données immédiates de la conscience. Dans le champ du politique, qui constitue l'un de ses terrains d'élection, si l'on s'en tient à la définition socialement dominante, on constate qu'elle sert à désigner des hommes d'Etat d'une stature exceptionnelle, de grands conducteurs de peuples, crédités de la capacité d'infléchir durablement le cours de l'histoire, de modeler le destin d'une nation.

La prégnance d'une telle notion incite à prendre pour un donné ce qui est en fait une « représentation sociale », le résultat d'un travail de construction complexe engageant différentes catégories d'acteurs¹.

A l'origine de cette représentation socialement construite se trouvent bien sûr les thuriféraires patentés en quête de rétributions matérielles et symboliques, mais aussi, très souvent, l'intéressé lui-même, soucieux du regard que portera sur lui la postérité.

Le général de Gaulle a cultivé plus qu'aucun autre cette préoccupation. Ses *Mémoires de guerre* représentent donc à cet égard un matériau de choix.

C'est pendant la « Traversée du désert » que le général de Gaulle travaille à leur rédaction, suivant en cela la règle selon laquelle les écrits autobiographiques sont entrepris dans les intervalles de l'action. Momentanément détourné de ce projet par le

1. Sur cette notion, voir Denise Jodelet, *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.

lancement du RF, il y consacre l'essentiel de son temps de 1952 à 1958.

Pour ce mémorialiste nourri d'humanités classiques, influencé par Thucydide, lecteur de Chateaubriand et du cardinal de Retz, ayant le souci du « beau style », le travail d'écriture fut à la fois long et laborieux. Il confie à Louis Terrenoire : « Ces *Mémoires* me donnent énormément de mal pour les écrire et pour en vérifier tous les éléments historiques au détail près. Comprenez-vous, je veux en faire une œuvre »¹.

La publication, confiée à la maison Plon, qui avait déjà édité Foch, Joffre, Poincaré, Clemenceau, et Churchill², s'échelonne d'octobre 1954 à octobre 1959. « L'aile d'une étrange Providence semble couvrir la publication des *Mémoires* du Général dont la chronologie paraît minutieusement minutée, remarque Pierre Nora : l'Appel, au moment de l'élection caricaturale de Coty, l'Unité, dans la désagrégation de la Quatrième République, le Salut, au lendemain du retour au pouvoir »³.

Dès la parution du premier tome, le succès est considérable : 100.000 exemplaires sont vendus en cinq semaines⁴. Comme le suggère Jean Lacouture, un tel triomphe aura probablement « contribué à ranimer en ce personnage que guette l'abattement, la foi en son destin »⁵.

Au-delà des bénéfices immédiats qu'il peut escompter de cette publication, en termes de réassurance narcissique ou « d'attestation sociale de sa qualification charismatique » dans une « conjoncture politique fluide »⁶, de Gaulle écrit pour la postérité. Son but est de se commémorer lui-même.

La part de la vie privée est réduite au strict minimum, à tel point que Malraux, évoquant la relation du Général avec le personnage symbolique « dont il a écrit les *Mémoires*, où Charles ne paraît jamais », parle d'un dédoublement de la personne privée et de l'homme public⁷.

1. *De Gaulle, 47-54*, Paris, Plon, 1981, p. 253.

2. Sur ce choix, voir *Lettres, notes et carnets*, tome 7, Paris, Plon, 1985, p. 202.

3. « Les *Mémoires d'Etat* » dans *Lieux de mémoire*, tome 2, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 388.

4. A ce jour, le tirage global des *Mémoires de guerre* est le suivant : tome 1, 410.000, tome 2, 340.000, tome 3, 330.000.

5. *De Gaulle*, tome 2, Paris, Le Seuil, 1985, p. 410-411.

6. Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1986, p. 277 et suiv.

7. *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1967, p. 150.

Il arrive d'ailleurs que le mémorialiste, abandonnant la première personne, écrive « le général de Gaulle » ou tout simplement « de Gaulle ». Comme l'a très bien vu André Bertière, ce procédé de distanciation qui conduit l'auteur à parler de lui-même comme s'il parlait d'un autre, a pour principale conséquence « d'objectiver le récit : le personnage se trouve rejeté dans le passé, il est vu de l'extérieur, dans une perspective généralement grossissante, et sa vie prend les dimensions de l'histoire, voire de la légende »¹.

C'est encore Malraux qui le dit : parce qu'il faut que l'image du héros soit pure, les *Mémoires* se présentent comme « une simplification romaine des événements »².

A cet égard, il convient certainement de rappeler la mise en garde formulée par Georges Gusdorf : sur le territoire des écritures du moi, la notion d'objectivité est assez mal venue. L'impossibilité de la coïncidence de soi à soi, qui tient à la constitution même de l'être humain, le passage de l'inconsistance du vécu à la consistance de l'écrit, concourent à rendre inaccessible au mémorialiste la position de l'historien. Volontaires ou non, des inexactitudes, des dissimulations, des déformations peuvent bien évidemment intervenir, d'autant plus facilement que l'autobiographie obéit le plus souvent à un désir latent d'autojustification, mais « l'illusion majeure serait d'imaginer que la bonne foi et la mémoire fidèle permettraient de parvenir à un jugement objectif »³.

Toute entreprise biographique « a un caractère créateur et édifiant »⁴. Elle est travail de production et de représentation de soi. Les *Mémoires de guerre* n'échappent pas à la règle. Leur intérêt spécifique réside en ce qu'elles nous offrent l'une des versions possibles du mythe héroïque. Le général de Gaulle se produit comme « grand homme », contribuant par là même à renforcer la croyance en l'existence sociale de ceux-ci.

1. *Le cardinal de Retz mémorialiste*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 399.

2. *Les chênes qu'on abat*, Paris, Gallimard, 1971, p. 37.

3. *Lignes de vie*, tome 1, Paris, O. Jacob, 1990, p. 135.

4. *Ibid.*, p. 14.

« Une certaine idée de la France »

« Toute ma vie je me suis fait une certaine idée de la France. » La phrase célèbre qui ouvre les *Mémoires de guerre* vise à manifester d'emblée l'unité intrinsèque d'une vie placée tout entière sous le signe de la grandeur, régie par le principe de la vocation. Ce faisant, le mémorialiste nous installe immédiatement au cœur de « l'illusion biographique ». Il présuppose, conformément à une représentation commune de l'existence, que « la vie est une histoire /.../ (qu'elle) constitue un tout, un ensemble cohérent et orienté qui peut et doit être appréhendé comme expression unitaire d'une " intention " subjective et objective, d'un projet »¹.

À dire vrai, ni le thème d'une vie consacrée à la défense d'une « certaine idée de la France », ni la philosophie de l'identité qui le sous-tend, ne sauraient nous surprendre, compte tenu du profil sociologique du narrateur. Jean Lacouture le note à juste titre : « Pour singulier qu'il soit, le général de Gaulle appartient à une lignée, à un milieu et une époque »². Dès le second paragraphe des *Mémoires*, le narrateur reconnaît d'ailleurs l'influence exercée sur lui par son milieu familial. On y trouve confirmation de ce que la famille de Charles de Gaulle partageait la plupart des valeurs de la droite traditionnelle.

« Les valeurs que lui inculquèrent ses parents, écrivent Stanley et Inge Hoffmann, étaient avant tout d'ordre public. C'était une famille où un enfant devait tout naturellement apprendre à sublimer ses rêves et ses impulsions intimes en motifs d'intérêt public : l'amour de la France, la foi chrétienne, l'honneur, les leçons de l'histoire, le respect pour la culture, la nation vue à la fois comme ce qu'il y a de meilleur en ce monde et comme une association entre les vivants et les morts, les vertus du soldat vu comme défenseur de la nation et comme porteur de la foi chrétienne »³.

Le mode d'éducation reçu chez les jésuites, au collège de l'Immaculée Conception, rue de Vaugirard, où son père, lui-même ancien élève, était préfet des études, puis au collège du Sacré-

1. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, juin 1986, p. 69.

2. *Op. cit.*, tome 1, p. 10.

3. *De Gaulle artiste de la politique*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 13.

Cœur, à Antoing, en Belgique, a probablement renforcé le travail d'éducation familial¹.

Dans un tel contexte, le choix d'une carrière militaire n'est pas pour surprendre. Il n'est pas étonnant non plus qu'après son admission à Saint-Cyr se renforce le sentiment d'avoir éprouvé dès l'enfance le désir de rendre à la France un « service signalé »². Il s'agit là d'une représentation largement répandue chez les officiers de carrière. Pour beaucoup d'entre eux, écrivent Christian Destremau et Jérôme Hélié, « le désir de servir est immémorial [...] Peu de métiers recrutent autant de vocations précoces »³.

Les catégories auxquelles le mémorialiste recourt spontanément apparaissent foncièrement déréalisantes. Elles rendent aveugles aux mécanismes qui régissent les trajectoires sociales. Les « vocations » ne se distribuent pas entièrement au hasard au sein d'une société. Pas plus que les autres, le « grand homme » ne se déplace en toute liberté dans l'espace social. Des mécanismes objectifs d'orientation s'imposent à lui de telle sorte qu'à une position sociale et à des dispositions déterminées correspond un faisceau de possibles. Il est pratiquement inévitable qu'une fois la trajectoire accomplie le récit autobiographique, cherchant à délivrer le sens d'une destinée, « oublie » les trajectoires possibles auxquelles elle s'entremêlait et la marque rétrospectivement du sceau de la nécessité. D'un point de vue sociologique, cela n'en constitue pas moins « une création artificielle de sens »⁴.

Celle-ci trahit en l'espèce une logique de mythologisation. En reconstruisant sa carrière sur le mode de la vocation, le mémorialiste donne corps à la croyance selon laquelle il existerait des hommes prédestinés à un rôle hors du commun ; il suggère que lui-même n'avait vécu que dans l'attente du 18 juin 1940.

D'une certaine façon, tout ce qui suit ne constitue qu'une amplification de la première page des *Mémoires* : on y apprend comment de Gaulle saura donner à sa vie la forme de ses rêves et de ses ambitions, comment il parviendra à identifier son destin personnel avec celui de la France.

1. Sur le mode d'éducation propre aux collèges de jésuites, voir J.-P. Faguer, « Les effets d'une éducation totale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 86-87, mars 1991, p. 24-41.

2. *Mémoires de guerre*, tome 1, Paris, Plon, 1954, p. 6 (cité infra M. G.).

3. *Les militaires. Être officier aujourd'hui*, Paris, O. Orban, 1990, p. 75.

4. P. Bourdieu, art. cité, p. 69.

Trois séquences clés

Sous la plume du mémorialiste, l'histoire de la France libre devient une exaltante épopée en trois actes, dont le héros est le général de Gaulle. Il la résume ainsi : « Peu à peu, l'appel fut entendu. Lentement, durement, l'unité s'est faite. A présent, le peuple et le guide, s'aidant l'un l'autre, commencent l'étape du salut »¹.

Les *Mémoires de guerre* s'articulent autour de trois séquences clés : l'appel du 18 juin ; le triomphal défilé du 26 août 1944 ; le départ, le 20 janvier 1946.

De ces trois séquences, la plus importante est incontestablement la première. Dans les heures tragiques de juin 1940, le général de Gaulle rencontre son destin. La mission historique à laquelle il se sentait confusément promis lui est soudainement révélée : « Devant le vide effrayant du renoncement général, ma mission m'apparut d'un seul coup, claire et terrible. En ce moment, le pire de son histoire, c'était à moi d'assumer la France »².

A la fin du second tome, le coup d'éclat de juin 1940 est explicitement présenté comme une réponse à un appel : « Un appel venu du fond de l'histoire, ensuite l'instinct du pays, m'ont amené à prendre en compte le trésor en déshérence, à assumer la souveraineté française »³. C'est la mythologie de Jeanne d'Arc qui se trouve ici réactivée. Occupant une position privilégiée dans notre mémoire nationale, elle possède d'indéniables vertus légitimatrices. Nul doute que l'exemple de celle qui demeure le meilleur symbole de la défense héroïque de la patrie et, à travers elle, le mythe de la France éternelle, n'aient été intériorisés très tôt par un enfant élevé dans la tradition catholique et monarchiste. L'un et l'autre demeurent des références privilégiées pour l'officier dont le nationalisme évoque celui de Michelet, de Barrès et de Péguy plus que celui de Maurras et de l'Action française.

Le thème de l'appel reçu de la France éternelle possède un intérêt supplémentaire : celui d'accréditer la thèse selon laquelle, contrairement aux politiciens ordinaires, le « grand homme » ne brigue pas le pouvoir. Exclusivement animé par la passion de servir, il y accède tout naturellement, sous la pression des

1. *M. G.*, tome 2, p. 391.

2. *M. G.*, tome 1, p. 94.

3. *M. G.*, tome 2, p. 390.

circonstances. Seul à dominer les événements lorsque tout se délite, il se sent irrésistiblement poussé au premier plan comme par « une sorte de lame de fond »¹.

Dans le cadre de notre culture politique qui valorise fortement l'accomplissement du devoir, cette thématique se révèle puissamment ennoblissante. L'homme du 18 juin acquiert à travers elle une stature de héros cornélien, né pour jouer un grand rôle dans de grands événements. C'est à juste titre que le R. P. Bruckberger évoque à ce propos la tirade d'Horace :

« Notre malheur est grand, il est au plus haut point
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point /.../
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien »².

L'appel du 18 juin génère, de surcroît, un changement de statut qui n'est pas sans évoquer la geste des héros épiques. L'opposition structurelle vie cachée-vie publique régit traditionnellement l'épopée : après avoir mené pendant un certain nombre d'années une vie obscure, le héros se révèle au monde par un exploit éclatant ; c'est l'épiphanie héroïque³. Or, l'acte de rébellion accompli le 18 juin provoque, dans l'existence du général de Gaulle, une rupture que le mémorialiste assimile presque à une seconde naissance : « A mesure que s'envoaient les mots irrévocables, je sentais en moi-même se terminer une vie /.../ A quarante neuf ans, j'entrais dans l'aventure comme un homme que le destin jetait hors de toutes les séries »⁴.

Ayant accédé au statut de grand homme, le général de Gaulle, à l'instar des héros de légende, apparaît comme une figure solaire. Les grands explorateurs de l'imaginaire nous ont appris que la pensée humaine fonctionnait selon deux régimes symboliques antithétiques : le régime diurne et le régime nocturne. Le premier est caractérisé par le schème de l'ascension, les archétypes de la lumière et du sommet, le second structuré en contrepoint par le schème de la chute et les archétypes des ténèbres et du gouffre⁵. Or le registre des métaphores utilisé par le mémorialiste rattache

1. Selon le schéma décrit en 1932 dans *Le fil de l'épée*, Paris, Le Livre de poche, 1973, p. 50.

2. « Un héros cornélien », *Études gaulliennes*, 4, (13), p. 41.

3. Philippe Sellier, *Le mythe du héros*, Paris, Boedon, 1970 ; Daniel Madébat, *L'épopée*, Paris, PUF, 1986.

4. *M. G.*, tome 1, p. 90.

5. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984.

sans contester le héros des *Mémoires de guerre* à la figure archétypique du héros solaire. Cela est particulièrement net dans le passage suivant : « Penché sur le gouffre où la patrie a roulé, je suis son fils, qui l'appelle, lui tient la lumière, lui montre la voie du salut »¹.

Au rappel de l'acte fondateur de la reconstruction nationale, fait pendant l'évocation du triomphal défilé du 26 août 1944, lors de la libération de Paris. Si la première séquence est celle de l'épiphanie héroïque, la seconde est en quelque sorte l'équivalent d'une apothéose.

La rencontre entre le Libérateur et son peuple est représentée comme un moment exaltant de rencontre fusionnelle :

« Ah ! c'est la mer, s'écrie le mémorialiste en évoquant la foule immense qui envahit les Champs-Élysées [...] Je vais donc, ému et tranquille, au milieu de l'exultation indicible de la foule, sous la tempête des voix qui font retentir mon nom, tâchant à mesure de poser mes regards sur chaque flot de cette marée afin que la vue de tous ait pu entrer dans mes yeux [...] Dans cette communauté qui n'est qu'une seule pensée, un seul élan, un seul cri, les différences s'effacent, les individus disparaissent. Innombrables Français [...] si vous saviez comme vous êtes pareils ! [...] Et moi, au centre de ce déchainement, je me sens remplir une fonction qui dépasse de très haut ma personne, servir d'instrument au destin »².

L'identification de chacun à celui qui incarne la France facilite les identifications mutuelles. Grâce à lui, les Français ne forment plus qu'un seul peuple uni par un même sentiment de fierté nationale. Quant au Libérateur, tel Antée reprenant ses forces au contact de la terre, il se « recharge » en plongeant au sein de la foule, et il devient un symbole : il est le Restaurateur de l'identité française, le Rassembleur du pays tout entier. Ce jour de liesse n'est pas sans rappeler les grandes scènes d'effusion nationale qui meublent « l'album de famille » de tous les Français : il évoque Philippe Auguste suscitant l'enthousiasme des foules à son retour de Bouvines, Jeanne d'Arc entrant à Orléans sous les acclamations, ou encore le bon roi Henri, triomphalement accueilli à Paris. L'épopée du chef de la France libre, dont le nom est promis à la reconnaissance éternelle de tout un peuple, s'inscrit donc dans la continuité historique et dans la grande lignée de ces « hommes qui ont fait la France ».

1. *M. G.*, tome 1, p. 326.

2. *M. G.*, tome 2, p. 377-379.

Une lourde sujétion découle inévitablement d'un tel statut : « Le fait d'incarner pour mes compagnons, le destin de notre cause, pour la multitude française, le symbole de son espérance, pour les étrangers la figure d'une France indomptable aux milieux des épreuves, allait commander mon comportement et imposer à mon personnage une attitude que je ne pourrais plus changer. Ce fut pour moi, sans relâche, une forte tutelle intérieure en même temps qu'un joug bien lourd »¹.

De tels propos nous éclairent singulièrement sur les couts du pouvoir. Les personnalités politiques doivent accepter d'être submergées par leur rôle. C'est le phénomène de « surcharge de rôle » décrit par Philippe Braud². Dans le cas d'un homme de la stature de Charles de Gaulle, la contrainte est particulièrement écrasante, mais aussi totalement intériorisée. Pour pouvoir demeurer un symbole, de Gaulle s'est condamné à l'exemplarité.

Si tout ce que l'on peut savoir du Général incite à penser qu'il s'est effectivement laissé envahir par les contraintes inhérentes à son statut symbolique, il n'en demeure pas moins qu'en orchestrant ce thème, en se déclarant prisonnier de son personnage, le mémorialiste sert son mythe et fournit de précieux matériaux à ses hagiographes. Exploitant un stéréotype obligé du discours politique, ceux-ci soutiennent invariablement que le pouvoir est, pour le grand homme, un fardeau qu'il exerce comme un authentique sacerdoce. Dans les propos du mémorialiste, ils trouvent une éclatante confirmation de leur thèse.

Le départ, le 20 janvier 1946, conforte la légende gaulienne. Il prouve que pour « l'homme du 18 juin », le maintien au pouvoir n'est pas une fin en soi : « A la France et aux Français, je dois encore quelque chose : partir en homme moralement intact »³. Cette dernière phrase est d'une grande force symbolique. Dans notre culture s'est formée, en effet, une image dichotomique de la politique. D'un côté, la politique dite, par mépris, politicienne, celle des querelles partisans, des compromissions, des ambitions effrénées ; de l'autre, la politique « noble », celle qui, dans la lignée d'Aristote, se définit comme l'art d'agir pour le bien commun. Toute compromission avec la politique politicienne, activité dégradante, expose le grand homme à une altération de

1. M. G., tome 1, p. 141. Dans le même sens, les propos rapportés par O. Guichard dans *Mon Général*, Paris, Grasset, 1980, p. 84.

2. *Le jardin des délices démocratiques*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1991, p. 190 et p. 221.

3. M. G., tome 3, p. 117.

son essence héroïque. En quittant la scène le 20 janvier 1946, le général de Gaulle n'abdique pas, il se préserve de toute déperdition d'être et demeure pour l'avenir l'homme du recours :

« Chacun, quelle que fût sa tendance, avait au fond le sentiment que le Général emportait avec lui quelque chose de primordial, de permanent, de nécessaire, qu'il incarnait de par l'histoire [...] Dans le chef tenu à l'écart, on continuait de voir une sorte de détenteur désigné de la souveraineté, un recours choisi d'avance [...] On concevait que cette légitimité restât latente au cours d'une période sans angoisse. Mais on savait qu'elle s'imposerait, par consentement général, dès lors que le pays courrait le risque d'être, encore une fois, déchiré et menacé »¹.

Les services rendus au pays pendant la seconde guerre mondiale, la certitude d'incarner l'âme collective, autorisent le chef de la France libre à revendiquer une légitimité profonde qui se passe de titre et fait de lui le sauveur attitré de la patrie en danger. Fondée sur les nécessités du salut public et sur la continuité nationale, cette légitimité historique, dont le Général se sent investi, transcende la légalité républicaine. Au-delà de celle-ci, il en appelle à l'onction du destin.

Le code éthique des officiers

L'évocation de son action durant les années de guerre conduisent Charles de Gaulle à proposer un autoportrait flatteur.

Sans doute la magnification de son rôle comme chef de la France libre est-elle partiellement imputable aux lois du genre. Dans les *Mémoires*, d'inévitables distorsions résultent du caractère rétrospectif du récit ainsi que de son organisation autour de la personne du narrateur. Privilegiant ce qu'il a vu, ce qu'il a pensé, ce qu'il a vécu, le « je » des *Mémoires* est presque naturellement porté à exagérer son influence sur le cours des événements. Même s'il s'abstient de toute amplification de son rôle, l'objectif sans cesse braqué sur lui crée pour le lecteur une illusion d'optique. Personnage central du récit, il passe aisément pour le personnage principal de l'histoire. A cela s'ajoute le recul temporel. L'auto-biographie s'écrit dans une perspective rétroactive. Le mémorialiste

1. *Ibid.*, p. 334.

connait la fin de l'histoire et cède facilement à la tentation de la rationalisation rétrospective. Il est tout naturellement porté à plaquer sur le passé la continuité et la cohérence que suggère la connaissance du présent. Ainsi est-il peu vraisemblable que les principes d'action du Général furent formulés d'emblée aussi clairement qu'il le donne à entendre en ouverture du chapitre intitulé « La France libre »¹. A l'évidence, tout ce passage relève davantage de la vision réfléchie du narrateur que de la vision immédiate de l'acteur. Dans son effort d'explication du passé, le mémorialiste tend à reconstruire un personnage doté d'une lucidité très supérieure à celle des êtres réels.

A ces facteurs de déformation, qui jouent pratiquement dans toutes les autobiographies, s'ajoute cependant, dans les *Mémoires de guerre*, le souci d'édification qui pousse le narrateur à s'héroïser lui-même.

Se présentant comme le « champion inflexible de la nation et de l'Etat »², le mémorialiste met invariablement l'accent sur sa clairvoyance, sur sa force d'âme qui lui permet de surmonter les obstacles et les revers, sur sa détermination à mener à bien sans concession sa mission de redressement national. Il souligne à l'envie que la grandeur marque de son sceau toutes les actions entreprises par le chef de la France libre, que celles-ci s'exercent dans le sens de l'histoire et s'identifient à l'intérêt supérieur du pays.

Dans la construction de son personnage, Charles de Gaulle se réfère implicitement à un modèle d'autorité longuement décrit, dès 1932, dans un de ses premiers livres intitulé *Le fil de l'épée*. Le héros des *Mémoires de guerre* appartient sans conteste à la noble catégorie des « hommes de caractère », « personnalités puissantes, organisées pour la lutte, l'épreuve, les grands événements », animées par « la passion de vouloir », vers lesquelles, dans l'action, « les volontés, les espoirs s'orientent [...] comme le fer vers l'aimant », car il se dégage d'elles « un magnétisme de confiance et même d'illusion ».

La philosophie du commandement qui sous-tend ce portrait du chef idéal accorde la plus grande importance à l'idée de mission, de grand dessein : « Pour ceux qui suivent, ils personnifient le but, incarnent l'espérance [...] Encore faut-il que ce dessein, où le chef s'absorbe, porte la marque de la grandeur »³.

1. M. G., tome 1, chapitre 3.

2. M. G., tome 1, p. 84.

3. Op. cit., les citations renvoient aux pages 37, 46, 48, 74.

Les thuriféraires se sont étonnés du caractère prophétique de cet essai ; ils se sont plu à y déceler un autoportrait. André Malraux est certainement plus près de la vérité lorsqu'il y voit « un héros plutarquien, créé dans l'imaginaire par les valeurs qui créeront dans l'Histoire le destin de ce héros et lui ressemble par là »¹. *Le fil de l'épée* projette l'image idéalisée d'un chef sans nom ; dans les *Mémoires*, ce chef s'appelle de Gaulle. Les valeurs qui créent l'un et l'autre sont celles que le mémorialiste a reçues de sa famille et de son éducation, mais surtout du corps des officiers de carrière auquel il appartient et dans lequel il sert près de trente années avant de devenir « l'homme du 18 juin ». Ces idéaux sont la traduction de ce que l'on pourrait appeler le mythe saint-cyrien.

Celui-ci se forge tout d'abord en « corniche »², période d'exaltation secrète pendant laquelle le futur officier mûrit sa vocation et répond à l'appel intérieur que lui adresse « Madame la France ». Il se fortifie ensuite à Saint-Cyr, où la cérémonie de remise du shako, le casoa, est vécue comme un véritable adoubement. Il commande le discours, le comportement et les attitudes des militaires de carrière.

Le prestige, ressort du commandement, la force de caractère mise au service d'un idéal supérieur, le sens du devoir, le culte de l'honneur comptent parmi les principales vertus qui peuvent lui être rattachées.

Indispensable au chef pour lui permettre de surmonter sa peur et faire face aux situations extrêmes auxquelles il peut être confronté au combat, définie comme « le produit harmonieux du courage et de la volonté », « la force de caractère constitue par excellence l'élément actif du commandement »³. Le colonel Ardant du Picq, dont les *Etudes sur le combat* ont certainement été lues et méditées par Charles de Gaulle, affirme : « Il faut que le chef ait une confiance absolue dans son droit de commander, ait l'habitude de commander, l'orgueil de commander »⁴.

Un caractère bien trempé ne suffit pas à définir le grand chef de guerre, il lui faut encore le prestige, le « fluide impératif ».

1. *Antimémoires*, op. cit., p. 152.

2. Appellation des classes préparatoires au concours d'entrée à Saint-Cyr.

3. *L'exercice du commandement dans l'armée de terre*, Paris, Ministère de la défense, 1980, p. 36.

4. Cité dans *ibid.*, p. 67.

qui lui permet de s'imposer¹. Dans *Servitude et grandeur militaires*, qui a toujours été l'un des livres de chevet de bon nombre d'officiers, Alfred de Vigny le proclame : « Quand tous sont exposés, chacun se tait et se cramponne au premier homme qui donne un ordre et un exemple salutaire »². Plus prosaïquement, un document des plus officiels sur le règlement de discipline générale affirme : « La discipline est d'autant plus facilement obtenue que les chefs ont pris plus d'ascendant sur leur troupe par l'exemple qu'ils donnent »³.

Quant au culte de l'honneur et de la grandeur, il imprègne toute la vie militaire. Vigny y consacre quelques-unes de ses plus belles pages : « L'honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie, porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente [...] Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme »⁴. « L'honneur c'est la poésie du devoir »⁵. Dans la célèbre lettre connue de tous les officiers, que le maréchal de Belle Isle adressa à son fils, il lui déclara sans ambages : « Aimez la gloire. Que le désir de l'obtenir soit toujours ardent » ; et plus loin il a ce cri : « J'aimerais mieux avoir à pleurer votre mort que votre gloire, que votre honneur »⁶.

L'auteur des *Mémoires de guerre* s'est forgé un personnage à la mesure des circonstances exceptionnelles auxquelles il a été amené à faire face. Il ne s'est jamais départi toutefois des valeurs, des idéaux, des réflexes, acquis au cours de sa carrière militaire. Travaillant à l'édification de sa propre statue, il se représente comme le parangon des vertus militaires.

1. Général de Brack, « Avant-postes de cavalerie légère », Imprimerie Dumaine, 1880.

2. *Servitude et grandeur militaires*, Paris, Garnier, 1965.

3. *Ancien règlement de discipline générale dans les armées*, chap. 1, « Les bases de la discipline », 1966.

4. *Op. cit.*, p. 217-218.

5. *Journal d'un poète*, Paris, Gallimard, 1965, p. 1021, (coll. « La Pléiade »).

6. Cité dans *L'exercice...*, *op. cit.*, p. 63 à 66.

Un lieu de mémoire national

L'importation, dans le champ du politique, de l'éthique élitiste des officiers compose une figure de chef bien adaptée aux périodes de crise, mais assez encombrante dans les conjonctures routinières. Il est particulièrement évident que la revendication d'une légitimité personnelle, reposant sur une logique charismatique, fausse les mécanismes de la démocratie pluraliste, qui tendent à faire prévaloir un mode de domination de type rationnel-légal.

En tant que protagoniste de la vie politique, de Gaulle suscite les passions les plus extrêmes, de l'idolâtrie à la haine. S'il « règne aujourd'hui en souverain dans la mémoire collective des Français », ce consensus ne s'est formé qu'après sa mort.

La construction rapide d'une mémoire quasi unanime à encenser le Général paraît assez exceptionnelle si l'on considère que très rares sont les personnages « dont le souvenir n'a pas subi quelque purgatoire pendant les premières décennies qui ont suivi leur disparition »¹.

Plus remarquable encore, se révèle le parallélisme entre cette construction posthume et la stratégie de mémoire développée par de Gaulle lui-même. « Le personnage est jaugé aux normes qu'il avait lui-même imposées »². Pour l'essentiel, les *Mémoires de guerre* se sont ainsi intégrés dans le paysage mémoriel français.

Résultat d'un travail collectif d'imposition auquel ont participé tout un ensemble d'acteurs, ce succès n'aurait pu être obtenu si la célébration d'une telle figure n'avait pas répondu à des attentes sociales fortes. Sur ce point, trois pistes de réflexion peuvent être proposées.

Il n'est pas impossible, en premier lieu, que la geste (reconstruite) du chef de la France libre prenne en charge des aspirations satisfaites autrefois par le roman ou par l'histoire. Le roman a longtemps sacrifié à la représentation commune selon laquelle l'existence est dotée de sens, dans la double acception du terme. Le roman moderne, en revanche, influencé par la psychanalyse freudienne, mais aussi jungienne, abandonne le postulat de la cohérence du « Moi », considéré désormais comme une illusion, et rend le sujet à sa dispersion réelle. Parallèlement, dans le

1. Jean-Pierre Rioux, « Le souverain en mémoire (1969-1990) », dans Institut Charles de Gaulle, *De Gaulle en son siècle*, Paris, La Documentation française, Pion, tome 1, 1991, p. 303.

2. Pierre Nora, *L'historien devant de Gaulle*, dans *ibid.*, p. 176.

champ de l'histoire, s'ouvre une discordance entre mémoire nationale et histoire savante, tout l'effort de l'École des Annales étant de dissiper les illusions d'une histoire faite par la seule volonté des hommes. Dans un tel contexte, le discours des *Mémoires de guerre* représente la revanche éclatante du sujet. Sous-tendu par la conviction selon laquelle la volonté d'un seul homme peut infléchir le cours des événements, il satisfait le désir très répandu de croire que les hommes font l'histoire.

Il est peu rassurant, en effet, de penser que nous sommes gouvernés par des processus aveugles. A contrario, un discours qui consacre le triomphe du sujet permet d'exorciser l'angoisse d'impuissance et satisfait le désir intense de s'éprouver soi-même comme sujet, doté d'une authentique liberté.

En conformité avec les attentes des gouvernés, le discours humaniste et volontariste développé dans les *Mémoires de guerre* rencontre aussi les préoccupations des gouvernants, attachés à faire croire à leur propre capacité de maîtriser les événements.

Une seconde hypothèse explicative de l'exceptionnelle gloire posthume du personnage des *Mémoires* réside dans le fait qu'il stimule et apaise tout à la fois des fantasmes d'héroïsation.

Le chef de la France libre possède la dimension d'un héros de légende. Figure emblématique de l'énergie et de la volonté, il nous permet de satisfaire, par procuration, nos rêves d'aventure et d'action.

La persistance de l'intérêt pour un tel personnage dans notre société « post-moderne » mérite d'être notée. Il est communément admis que nous avons répudié l'idéal ascétique de l'âge moderne au profit d'une culture de la séduction centrée sur les valeurs hédonistes. Dans cette perspective, le héros des *Mémoires de guerre* paraît incarner une axiologie largement périmée. Mais il n'est pas évident qu'une culture hédoniste ait radicalement supplanté le principe ascétique. Nous sommes encore disposés à admirer les hommes de caractère, animés par une volonté hors du commun, une foi propre à soulever les montagnes, un souci constant de perfection. Nous envions leur existence qui, loin de la banalité du quotidien, atteint à la noblesse d'une tragédie.

Mais il est également possible d'avancer que le triomphe posthume du général de Gaulle s'explique avant tout par le fait qu'il incarne une vision séduisante de l'histoire nationale.

Henri Rousso l'a bien montré : la société française s'est révélée incapable de résorber entièrement le traumatisme engendré par la défaite et l'Occupation. Le souvenir des années 1940-1944 a

évolué. Il n'a jamais perdu son caractère conflictuel ni cessé de susciter des réactions passionnelles¹.

A l'heure actuelle, le mythe d'un peuple de résistants, forgé à la Libération, s'est effondré, l'attentisme de la grande majorité de la population pendant le régime de Vichy ne peut plus être ignoré, non plus que les bassesses, les lâchetés, les humiliations, liées aux années noires de l'Occupation. La représentation selon laquelle le général de Gaulle a sauvé l'honneur de la France et lui a permis de contribuer efficacement à la victoire favorise le refoulement collectif de ces souvenirs douloureux et permet aux Français de se réconcilier avec leur propre histoire.

Ainsi l'hommage qui lui est rendu dépasse-t-il la personne du général de Gaulle. Il est honoré à la fois pour lui-même, et comme symbole prestigieux du groupe, il permet à celui-ci de se réassurer dans son identité et de se percevoir malgré tout comme un grand peuple, tant il est vrai que la célébration des grandes figures de notre histoire constitue, en dernière analyse, une composante essentielle du culte que la nation se rend à elle-même.

1. Henri Rouso, *Le syndrome de Vichy 1944-198...*, Paris, Le Seuil, 1987.

Résumé / Abstract / Compendio

LES « MEMOIRES DE GUERRE » DU GENERAL DE GAULLE : UNE CONTRIBUTION A LA CONSTRUCTION DU GRAND HOMME

Dans ses *Mémoires de guerre*, le général de Gaulle manifeste une forte propension à s'héroïser lui-même. Ce faisant, il développe l'une des versions possibles du mythe héroïque, fortement imprégnée de l'ethos des officiers de carrière. Pour l'essentiel, les *Mémoires de guerre* se sont intégrés dans le paysage mémoriel français après la disparition du Général.

Mots clés : de Gaulle, *Mémoires de guerre*, grand homme, mythe héroïque

GENERAL DE GAULLE'S « WAR MEMOIRS » : A CONTRIBUTION TO THE CONSTRUCTION OF A GREAT MAN

In this « War Memoirs » General de Gaulle shows a marked tendency to make a hero of himself. In so doing, he develops one of the possible versions of the heroic myth, a version that is heavily imbued with an ethos characteristic of regular army officers. In the main the « War Memoirs » were integrated into the French collective memory after General de Gaulle's death.

Key words : de Gaulle « War Memoirs », great man, heroic myth

LAS « MEMORIAS DE GUERRA » DEL GENERAL DE GAULLE : UNA CONTRIBUCION A LA CONSTRUCCION DEL GRAN HOMBRE

En sus « Memorias de guerra », el General de Gaulle manifiesta una fuerte propensión a heroizarse él mismo. De ahí, desarrolla una de las versiones posibles del mito heroico, fuertemente impregnado del ethos de los oficiales de carrera. En lo esencial, las « Memorias de guerra » se han integrado en el paisaje memorial francés después de la desaparición del general.

Palabras claves : de Gaulle, « Memorias de guerra », gran hombre, mito heroico